

Paul Nizon, une vie enchaînée à l'écriture, jour après jour

L'écrivain bernois adopté par la France publie, avec «Faux Papiers», le cinquième volume d'un journal conduit comme une réflexion sur le métier d'écrire

Par Isabelle Rüf



JOURNAL
Paul Nizon
Faux Papiers
Journal 2002-2010
Trad. de l'allemand
par Matthieu Dumont
Actes Sud, 426 p.
★★★★

Paul Nizon fait partie de ces écrivains qui font de leur vie le matériau de leur œuvre, et qui distillent ensuite ce matériau en art. Le *Journal* est le creuset où s'effectue cette alchimie. Tous les dix ans, il en extrait l'essentiel par un rigoureux travail de montage. *Faux Papiers* est le cinquième volume publié, qui va de l'an 2000 à 2010. Cette décennie pénible, marquée par les soucis de l'âge, s'achève peu après les festivités qui marquent ses 80 ans, le 19 décembre 2009. Elle est traversée par un divorce douloureux, qui n'en finit pas, une relation problématique avec un fils adolescent, des déménagements qui l'amèneront finalement à Montparnasse après un bref séjour à Montmartre.

Depuis 1977, la vie de Paul Nizon épouse la géographie parisienne, et l'histoire de ses livres se confond avec celle de ses logements. Ces années voient aussi la naissance difficile d'un roman au titre mystérieux, *La Fourrure de la truite*, et d'un livre à quatre mains, *Maria Maria* (Maren Sell, 2004) écrit avec Colette Fellous, dans lequel chacun évoque son année romaine. Pour Nizon, c'était en 1960, à l'Institut suisse, un moment décisif dans sa décision de se consacrer à l'écriture, avant le grand saut de 1977, où il a pris le train de Berne à Paris, sans retour, laissant situation, femme et enfants.



«La difficulté de mon activité d'écrivain, c'est qu'elle mobilise à la fois un projet existentiel et un projet d'écriture», écrit Paul Nizon.

Le souvenir de Maria est très présent dans *Faux Papiers*, tout en restant évanescant, elle est une de ces passantes qui sont comme une «promesse», de consolation, de rédemption, chargées de réparer un abandon qui remonte à l'enfance, de combler une exorbitante demande d'amour. Il y aura une autre de ces femmes idéalisées, utilisées, abandonnées, qui continuent à le hanter: à Barcelone, elle est la figure centrale de

Beigbeder demande pour lui le Nobel; la Sorbonne lui consacre un colloque

L'Année de l'amour. Parfois il croise encore une silhouette qui réveille furtivement le rêve de «sortir du chemin et courir après le bonheur». Dans un autre registre, il y a les épouses, avec lesquelles il garde des liens affectueux, une fois apaisées les tempêtes. Pour autant «l'amour est en définitive toujours un malentendu», et «l'homme et la femme ne partagent jamais le même horizon», note-t-il le 27 novembre 2000.

Faux Papiers n'est pourtant pas un journal intime. C'est avant tout, dès la première page, une réflexion sur cet enchaînement entre la vie et l'écriture, «au sens où la vie, presque dressée comme un chien, est axée sur l'écriture, et où l'écriture émane entièrement et peut-être presque immédiatement de la vie [...]», un thème repris jusqu'à l'obsession. On y trouve donc ce qui remplit la vie au jour le jour: des lectures, nombreuses, aiguës. Nizon lit Peter Handke en écrivain, analysant leurs points communs et leurs différences. Il passe longtemps avec *l'Ulysse* de Joyce, scrute la manière de Claude Simon, admire Canetti, redécouvre Sartre. Le cinéma joue aussi un grand rôle: Cassavetes, Ferrara, beaucoup de films italiens des années 1960. A Paris, l'écrivain mène une existence à l'écart de ce qu'on appelle la «vie littéraire». Ce qu'il aime et qui lui est nécessaire, ce sont les trajets, en bus, en métro, «car c'est ici qu'est ma place». Il voyage: remises de prix, conférences, colloques, visites aux amis. Mais ceux-ci, ravages de l'âge, sont de moins en moins nombreux.

Les récits de rêves sont nombreux, souvent angoissés, chargés de culpabilités diffuses. En grand écrivain, Nizon sait les traduire en

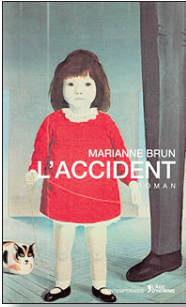
mots. Il revient sur des épisodes clefs de sa jeunesse, le premier voyage, peu après la guerre, en Italie, à 20 ans, jeune homme désespéré, trop tôt orphelin. L'arrivée à Paris, en 1977, en rupture de tout, dans l'appartement-tombé d'une tante décédée. Certains de ces flash-back sont de parfaites petites nouvelles. Un motif traverse ces années: le manque de succès public. Avec en corollaire, le motif inversé: «Je me demande ce que les gens qui apprécient mes livres peuvent bien y trouver», se demande-t-il le 23 septembre 2010. L'écrivain se pose en élitiste mais s'enchanté qu'un douanier ait lu un de ses livres. Toujours prêt à être abandonné, il souffre de l'attitude ambiguë de Siegfried Unseld, son éditeur, dont la mort en 2002 le bouleverse. Un sujet d'étonnement toujours renouvelé: l'accueil que la France lui a réservé: Beigbeder demande pour lui le Nobel; la Sorbonne lui consacre un colloque pour ses 80 ans; son nom figure dans *Le Petit Larousse* dès 2007; enfin il se voit intégré «dans un discours purement français sur la littérature». Ce qui ne l'empêche pas, dans une des rares entrées politiques, de dénoncer le racisme des Français, à propos des émeutes de 2005, quand Sarkozy parle de «racaille». Irritant parfois, émouvant souvent, souverain, la plupart du temps, Paul Nizon réussit à captiver avec ses contradictions, sa lucidité bougonne et ce sentiment d'imposture que révèle le titre de ce volume.

Bio/Biblio

Paul Nizon

1929 19 décembre, naissance à Berne
1957 Thèse sur Van Gogh
1962 *Canto*, inspiré par le séjour à Rome en 1960. Décide de se vouer à l'écriture
1977 Quitte la Suisse, son travail de critique d'art et sa famille pour Paris
1981 *L'Année de l'amour*
1985 *Marcher à l'écriture*
1989 *Dans le ventre de la baleine*
1998 *Chien. Confession à midi*
2000 *La République Nizon*, entretiens avec Philippe Derivière
2005 *La Fourrure de la truite*
2008 *Les Carnets du coursier*, Journal 1990-1999
2012 *Faux Papiers*, Journal 2000-2010

Comment exister, seule, à la maison, avec deux petits enfants?



ROMAN

Marianne Brun

L'Accident

L'Age d'Homme, 222 p.

★★★★

Quels sont les mots pour dire l'exigence du maternage, cette fatigue des nerfs qu'il faut contrôler et que parfois on ne contrôle plus? La tristesse qui peut étreindre quand on comprend que l'on ne comprend plus, que l'on ne se reconnaît plus, ni soi, ni son conjoint, ni cet enfant tant attendu? *L'Accident*, premier roman de Marianne Brun, manie ce trouble-là, celui d'une femme, Christine, qui devient mère et chez qui la maternité ne l'épanouira pas mais la creusera, au contraire, la vidant encore plus alors qu'elle tente d'être, justement, elle qui est toute jeune, sans formation, sans reconnaissance. C'est un roman qui remue dans l'ombre portée des ventres ronds, dans la pénombre des chambres d'enfant, dans les heures tendues d'avant les repas. Où se tapit ce vide qui empêche une mère de voir son enfant?

Avec une construction ambitieuse en trois parties, l'auteure amène petit à petit le lecteur à se pencher sur ce vide, lové au cœur de Christine, au cœur des femmes de la famille, des habitudes, des codes. Par un jeu de scènes détachées de l'ordre chronologique, le puzzle émotionnel de la jeune femme se met en place devant les yeux du lecteur.

Mais le roman s'ouvre sur Marion, le premier enfant de Christine. Née en 1973, Marion a 6 ans. Elle guette les sautes d'humeur de sa mère, scrute son visage, ses mains, son odeur. Pourquoi les yeux de sa mère semblent ne pas

la voir? Par accident, Marion va blesser son petit frère en lançant une petite cuillère à son visage. Passé la fureur cataclysmique de sa mère, Marion sera envoyée, le lendemain même, en colonie de vacances. Ce sont par les questions que les monitrices posent à Marion que l'on pressent que tout ne tourne pas rond pour la petite, à la maison. L'idée d'entrer dans cette histoire par le regard de l'enfant est forte et se place en miroir avec la troisième et dernière partie du livre, consacrée à Christine, la mère. La partie dévolue à Marion pêche un peu par sa longueur, on tarde à quitter la colonie de vacances où Marion dicte des cartes postales à sa mère sans recevoir de réponses.

Le roman trouve pleinement son rythme avec «L'accident», deuxième partie ciselée, très brève, qui va précipiter Christine face à ses gouffres. Marianne Brun a cet art des dialogues qui incluent les silences, les mimiques, les intonations. La dernière partie constitue le dernier acte d'un livre qui avance en remontant plusieurs fois dans le temps. Marche avant, marche arrière, arrêt sur image.

C'est ainsi que l'on assiste à cet étonnant conseil des femmes de la famille, tantes et grand-mère. Dans une atmosphère solennelle, le destin de Christine est scellé. La grossesse de Christine n'était pas prévue, elle n'a pas 18 ans, elle n'a pas de bague au doigt, il faut agir et vite. Christine ne peut que se laisser dicter ce qu'elle doit faire. Entre désir de montrer qu'elle peut faire aussi bien que ses aïeules et rage de voir sa vie limitée à l'horizon de la cuisine familiale, Marion va s'écarter jusqu'à la dissolution.

Marianne Brun, avec un montage de sensations de l'enfance de Marion, de climats de la jeunesse de Christine, d'ellipse en ellipse, construit un roman prometteur.

Lisbeth Koutchoumoff

>> Consultez les critiques littéraires sur Internet

www.letemps.ch/livres

> Fantastique · Corriger la littérature à grandes rasades de brandy

John Connolly revisite ses classiques et transforme les destins d'Anna Karenine et de Hamlet



John Connolly

Prière d'achever

Trad. de l'anglais
par Pierre Brévignon
Ombres noires, 160 p.
★★★★

C'est un fait: la vie de «M. Berger» est ennuyeuse. Le trentenaire est fonctionnaire dans une petite

ville anglaise où il officie comme «préposé au registre des comptes clôturés»; tout est dit. Célibataire endurci malgré lui, il est un simple spectateur de la vie qui se déroule sous ses pieds. La trame du magnifique conte de John Connolly est posée.

Le jour du décès de sa mère, M. Berger hérite d'un pactole confortable et d'un cottage qui lui permet d'abandonner son travail et de s'adonner à sa passion: l'écriture. Problème, son projet de «roman d'amour contrarié doublé d'une critique sociale sous-jacente, situé dans l'univers des filatures de laine du Lancashire au XIXe siècle», n'avance guère. Peut-être doit-il limiter ses maigres talents d'écriture aux colonnes du *Telegraph*, où ses lettres de lecteurs

coupées et réécrites le font passer pour un «obsédé des blaireaux»?

La déprime guette. Mais un soir, il aperçoit une jeune femme qui se jette sous un train. Sans laisser de traces. Féru de littérature, M. Berger croit reconnaître dans la mystérieuse suicidaire Anna Karenine – héroïne du roman homonyme écrit par Léon Tolstoï. Après une filature, il la retrouvera dans une énigmatique bibliothèque qui rassemble non seulement des centaines d'éditions originales des plus grands classiques de la littérature mondiale, mais également leurs plus célèbres personnages. Qui s'éclipsent parfois pour prendre l'air.

Attristé par cette Anna Karenine qui, soir après soir, est condamnée à se jeter sous les trains,

M. Berger prend la décision de changer la fin de l'édition originale imaginée par Tolstoï, modifiant ainsi le destin de son héroïne. Et, brandy aidant, il en profite pour «trifouiller» les fins de dizaines de chefs-d'œuvre de la littérature mondiale.

John Connolly n'a jamais caché le plaisir qu'il prenait à mélanger le roman policier avec le fantastique. A l'inverse, *Prière d'achever* se lit comme une fable – parfois pleine d'humour – dans laquelle la science-fiction piocherait certains artifices du roman policier. Et qui permet surtout à l'auteur irlandais de régler ses propres comptes avec la littérature, comme il le confesse dans l'interview qui clôt cette petite fugue fantastique. **Valère Gogniat**

PUBLICITÉ

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE DE GENÈVE
ARIE VAN BEEK
CONCERT DE SOIRÉE N°3

TRA-GÉDIE

LU 24 NOVEMBRE 2014 ~ 20H ~ BFM
JOJI HATTORI DIRECTION ~ DONALD LITAKER TÉNOR
SIBELIUS ~ BRITTEN ~ SCHUBERT

L'OCG +41 22 807 17 90 / BILLETTERIE@LOCC.CH / WWW.LOCC.CH / BILLETS DE CHF 10.- À CHF 50.-
TICKETPORTAL.COM 0900 101 102 CHF 1.90/MIN APPEL DE RESEAU FIXE
MANOR / HOTELPLAN / GLOBUS / LA POSTE / COOP CITY

LOCC GENÈVE